

**ACADÉMIE DES SCIENCES BELLES-LETTRES ET ARTS  
DE SAVOIE**

***Hommage à Louis Terreaux (1921 – 2015)***

12 juin 2015

***Intervention de Mme Marie-Claire Bussat-Enevoldsen***  
*membre titulaire*

**Louis Terreaux, Honnête Homme de Savoie**

Puisqu'à votre invitation, Monsieur le Président, me revient le délicat honneur de présenter l'homme, permettez-moi d'introduire mon propos par cette question : Qui était Louis Terreaux ? C'était il y a deux ans. Nous étions aux Pétrales, dans la maison basse et blanche familiale, nichée dans une prairie un peu en contrebas de la route, près du Marais de Bon de Loge, que surplombe un paysage circulaire d'une grande beauté, le Mont Granier, la Savoyarde, l'église de Saint-Jeoire Prieuré accrochée à ses flancs, les Tours de Chignin avec leur damier de vignes pentues, et de ce côté-ci, « nous avons Notre-Dame de Myans, un sanctuaire auquel je suis très attaché ». Louis Terreaux me reçoit chez lui, tel qu'en lui-même, courtois et affable. Il faisait très chaud ce jour-là, notre ami allait à petits pas, le souffle court. « Hâtez-vous lentement » lui dis-je pour le taquiner un peu. Et mon ancien professeur de poursuivre « et sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. Polissez-le sans cesse et le repolissez ». Ah ! Boileau, soupira-t-il, quelle leçon ! Son regard pétillant éclaira son visage émacié, animé de ce double clignotement d'yeux qui ponctuait le rythme de ses pensées.

Précédée de vos encouragements, Monsieur le Président, associés à ceux de ses fidèles amis, nos confrères, Robert Deloince et François Guerraz, j'étais venue recueillir pour l'Académie, les souvenirs d'enfance mi-rurale, mi-citadine de son Président d'honneur. S'il naquit à Chambéry le 7 novembre 1921, il restera toujours intimement enraciné à Saint-Jeoire-Prieuré, son village familial ancestral. Quelle mémoire gardait-il de ses origines, de son enfance, de sa famille, de son milieu ? De cette petite patrie de jadis pour laquelle il avait refusé des postes universitaires importants, à Tours et à Rouen, préférant retrouver en 1970, sa ville natale où venait d'être créé le Centre universitaire de Savoie. Il y occupera la chaire de langue et littérature française du Moyen-âge à la Renaissance, le premier poste de doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Sociales, et entreprendra, avec succès, une collaboration pédagogique et scientifique avec l'Université de Turin.

Certes il aurait pu la porter à la boutonnière cette maxime universelle, ayant tracé son chemin professionnel avec détermination, courage et compétence. En cela, il sera fidèlement accompagné par son épouse, Paulette Barlet, attachée d'intendance au lycée d'Evreux. De leur union célébrée le 15 février 1950, naîtront cinq enfants, Catherine, Claude, François, Philippe, Cécile ; suivront plus tard seize petits-enfants et douze arrière-petits-enfants. La fratrie d'alors partagera les petites vicissitudes d'un père attentif bien que souvent absent. Agrégé de grammaire, ce professeur de littérature, assistant du doyen de la Faculté des Lettres de Poitiers, enseignera également tout au long des années soixante, le latin à Paris, au célèbre collège Sévigné entre autres, tout en préparant son doctorat d'Etat à la Sorbonne. Le grand écart géographique pour ce seizième républicain réputé des deux côtés des Alpes, Savoyard de souche, Piémontais de cœur, qui maîtrisait avec délectation le trait d'humour en latin, en italien, en franco-provençal, sans oublier l'anecdote locale dans son patois de la Cluse de Chambéry. Eminent intellectuel, chercheur reconnu, Louis Terreaux ne se départait point d'une sorte de bonhomie cordiale, modeste, assortie d'un solide bon sens terrien, bienveillant à l'égard d'autrui, mais toujours lucide sur lui-même.

Écoutons-le à propos de sa thèse, soutenue à la Sorbonne, sur un Ronsard, correcteur de ses œuvres, qui lui vaudra « la laus optima » de l'académicien belge Fernand Desonay. Ce dernier soulignera « l'admirable acribie de cet opus magnum » d'un « patient épilucheur de variantes ». D'où lui venait cette exigence pointilleuse, de sa personnalité ou de son éducation ? « Un peu des deux sans doute », me répondit-il, « mais surtout de mon directeur de thèse, le professeur Robert Wagner. Après en avoir lu une dizaine de pages, il s'exclama sans mâcher ses mots : « Ca ne va pas du tout ! Ce n'est pas comme ça, vous écrivez mal, ce n'est pas clair, il faut tout reprendre ». Il m'a donné un modèle, et quand je l'ai revu, il a déclaré « Vous voyez, j'ai eu raison de vous tenir l'épée dans les reins, cette fois-ci vous avez attrapé le ton valable. Je lui dois une reconnaissance infinie. Je n'aime pas les formules alambiquées. J'aime que ce soit clair et net ».

Les parents de Louis Terreaux se sont mariés en 1915 à Saint-Jeoire Prieuré, berceau natal ancestral des deux familles. Agent administratif de la SNCF, son père travaillait à la gare de Chambéry. Louis, né six ans après leur mariage fut, pensait-il « l'enfant du miracle », avant la venue de Paul quatre ans plus tard. On le surnomma « Lili ». Selon la coutume, les Louis devenaient des Lili, et les anciens de Saint-Jeoire appelleront ainsi leur maire. François était un homme austère, assez colérique, fortement imprégné du jansénisme savoyard, alors très répandu. Il le tenait de sa grand-mère maternelle, une janséniste pure et dure, au demeurant efficace receveuse des postes de Saint-Jeoire. « J'ai été victime de ce jansénisme familial. J'ai d'ailleurs failli succomber à cette maladie, aujourd'hui encore je me pose des questions. Le jansénisme en Savoie a fait des ravages, c'était une terrible tyrannie domestique, d'une rigueur et d'une exigence morales telles, qu'elles en devenaient ridicules ».

Après l'École des Sœurs de Sainte-Geneviève de Chambéry, Lili entrera pour ses huit ans en 6<sup>e</sup> au Collège Saint-François de Sales. C'était alors un établissement plutôt réservé aux élèves issus de la société mi-bourgeoise, mi-aristocratique, assez éloignée de son milieu social. Cependant, son grand-père, Claude Terreaux, maire de Saint-Jeoire,

était ami avec leur curé, frère du directeur du collège de Chambéry, et son papa chantre à l'église paroissiale. A 8 ans, en 6<sup>e</sup>, tout de même, ce n'est pas fréquent. Était-il un élève précoce, voire un surdoué ? Pas vraiment, surtout très studieux, mais aussi fragile et craintif. A 12 ans, refusant d'aller en seconde, il préférera redoubler sa 3<sup>e</sup> pour rester avec son professeur de latin et de grec. C'est d'ailleurs grâce à lui si, aimant le latin, il obtiendra un DES de Lettres Classiques « La vie à Rome d'après les lettres de Pline le Jeune » à l'Université de Grenoble. Mais le directeur refusera, et ce sera catastrophique ! Et Louis ajoutera : « Mon professeur de littérature, qui était notre professeur principal, me terrorisait. C'était un ecclésiastique très dur qui me répétait « Vous êtes comme un âne avec des chevaux. Les chevaux prennent tout le foin du râtelier, et à vous, il ne reste rien ! ». Cela voulait dire que j'étais incapable de suivre le rythme des autres ». Le rythme ? Le futur bachelier de 15 ans avec dispense le retrouvera vite et de toute évidence ne le perdra jamais.

Louis Terreaux se présentait comme un homme de la terre. Issu d'un milieu en partie « terrien-paysan », des fermiers du côté maternel, et des boulangers-paysans du côté paternel, cet archéologue des noms propres et des noms communs, était remonté jusqu'à l'origine de son patronyme « Terreaux », qui autrefois s'écrivait « Taraud », et se prononçait « tareu », la terre, étymologiquement « ce qui appartient à la terre ». Il tenait de son père l'origine de leur branche paternelle. Celle-ci remontait à la Révolution, issue d'un nouveau-né trouvé dans un champ de maïs à Saint-Jeoire, de père et de mère inconnus. On l'appellera donc « tareu » le fils de la terre. Lorsque le professeur reviendra au pays natal, il retrouvera le goût de la vie rurale. Dès qu'il avait une demi-journée de libre, il quittait la faculté, redevenait paysan, élevant des moutons, labourant, cultivant, taillant ses plants de vigne savoyards, l'Altesse et la Mondeuse. Il reprendra d'ailleurs, à la mort de son père, son statut de « double-actif ».

A la question « si c'était à refaire, que feriez-vous ? », notre ami prendra son temps avant de répondre. « Vous posez la question du destin. J'ai toujours pensé qu'on n'est pas maître de son destin, qu'il vous est imposé. Maintenant, j'hésite ». A Grenoble, l'un de ses professeurs lui avait conseillé d'entreprendre des travaux de dialectologie. Et de préciser : « A cette époque, une carrière de dialectologue, ça me cassait plutôt les pieds ! ». Avec le recul, le ton n'était plus aussi péremptoire. « Je suis devenu un patoisant acharné. Je retrouve maintenant des intonations de naguère. J'entends les femmes de ma famille raconter leurs histoires dans le patois d'ici ». Surtout à cette époque, il y eut lieu la découverte d'Amélie Gex, grâce à son père qui connaissait par cœur tous ses récits en français. « Je n'ai jamais cessé de l'admirer depuis » poursuivra-t-il « pour son talent, son choix de vie, son combat permanent pour la sauvegarde de la langue locale, l'âme de la vieille Savoie. Vous connaissez « Le Petiou » de Jean-Gaspard Perrier, et sa quête de l'âme paysanne ? C'est un livre qui me bouleverse encore. J'ai toujours vécu avec la passion de la Savoie, son histoire, sa géographie » avant de souligner dans un demi-sourire : « Et pourtant je ne sais pas si je suis un échantillon de Savoyard digne de passer à la postérité ! ». La postérité ? Nous n'en parlerons plus, ce jour-là sera notre dernière rencontre sereine. Paulette, son épouse déjà bien malade, décédera peu après, à la fin juillet. Commencera pour notre ami la lente traversée de l'ultime solitude.

Qui était Louis Terreaux ? Un homme de savoir et de savoir-faire, tantôt vigneron soucieux de tailler ses vignes avant qu'elles ne pleurent, tantôt philologue subtil, à l'écoute des mots, veillant à n'en blesser aucun, idiomes anciens ou modernes, d'ici ou d'ailleurs, tous mettaient en joie ses papilles comme les vins fruités et fleuris de son terroir. Un homme de foi et de devoir, tiraillé entre inquiétude métaphysique et espérance mystique. Son âme habitait son regard, voilée parfois de l'ombre récurrente d'un lointain jansénisme subi, ou soudainement éclairée par sa connaissance réfléchie et méditée de son vénéré François de Sales. Ce portrait n'est qu'une modeste esquisse d'une personnalité multiple d'une extrême sensibilité. A l'homme public maintenant de s'avancer, accompagné de ses nombreux titres, récompenses, prix et distinctions. (\*) A notre président d'honneur qui fit entrer avec lui dans la noble Maison, comme sœurs jumelles, l'Agriculture et la Littérature, de quoi faire rougir Montesquieu qui aurait déclaré : « J'aime les paysans, ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers ».

Dans son roman testamentaire, Un jour, Maurice Genevoix fait prononcer à son personnage central ce que notre Ami, Honnête Homme de Savoie, aurait pu également prononcer : « Une longue vie pour devenir un homme, et ce n'est jamais achevé. C'est à l'instant où je mourrai que je serai un peu mieux homme, le plus près de Dieu, j'en suis sûr. Il n'y a pas de mort pour le passant qui s'est perçu vivant (...) Il n'y a pas de mort. Je peux fermer les yeux, j'aurai mon Paradis dans les cœurs qui se souviendront ».

**Marie-Claire Bussat-Enevoldsen**

*(\*) Membre titulaire de l'Académie Florimontane, de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste, correspondant de l'Académie des Sciences de Turin ; récipiendaire en 1988 du prix Béatrix de Savoie, du Prix des Neiges, de la plume d'or 2002 de la Société des Auteurs Savoyards ; également chevalier de la Légion d'Honneur, de l'Ordre National du Mérite et du Mérite Agricole, Commandeur des Palmes Académiques, Officier du Mérite de la République italienne, Officier de l'Ordre des Saint Maurice et Lazare.*